

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Classé sans suite

« Un roman, même une épopée, il faudrait bien Homère pour la raconter. Je vis dans un monde si curieux, si étrange... Du rêve que fut ma vie, ceci est le cauchemar. »

(Camille Claudel, *Correspondance*, 24 mai 1934)

Ce roman¹, tombé sur mon bureau, y fut poussé par le souffle d'une critique unanime dont il mérite amplement les éloges par son originalité, son ampleur et par la qualité du texte dans sa version française : ignorant l'italien, je ne puis juger du style. Et puis il suscite l'émotion du lecteur et présente cette qualité plus rare de l'inviter à réfléchir.

Le sujet surprend d'abord : on sent d'emblée qu'il s'agit d'un de ces romans où l'intrigue joue un rôle secondaire, au profit de la poésie. D'abord parce qu'on ne peut guère croire à cette histoire d'un savant collectionneur d'armes et d'objets liés à l'univers militaire, qui consacre sa vie à l'édification d'un « *Musée total de la Guerre pour l'avènement de la Paix et la désactivation de l'Histoire* ». En effet, on ne saurait dénombrer les musées de la guerre : rien que pour le second conflit mondial, on en compte près d'une centaine en France, pays qui a pratiqué cet art qui, comme le cinéma, est aussi une industrie, avec plus de constance que de bonheur et n'y a pas renoncé, bien que depuis un siècle sa glorieuse armée n'ait connu que des défaites ; bien entendu, il faudrait y ajouter la peinture de batailles (« le genre le plus noble ») qui décore nos palais ; et combien de ces musées recense-t-on dans le monde ?

¹ *Classé sans suite* (*Non luogo a procedere*, 2017 de Claudio Magris, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Collection *L'Arpenteur, Domaine italien*, Gallimard)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Or ils sont évidemment destinés pour la plupart à célébrer les prouesses des guerriers, la beauté des armes et des uniformes du temps jadis, les merveilles de la technologie du temps présent et à chanter la gloire des chefs. Pour quelques musées de la déportation, combien ne sont destinés qu'à entretenir des légendes, comme l'absurde Mémorial de Caen où l'histoire de la seconde guerre mondiale tourne tout entière autour de l'action et de la personne du général de Gaulle ? Toutes ces institutions, où l'on se rend en famille, sont destinées à entretenir la flamme patriotique et meurtrière. Si l'on compare ce roman complexe à une tapisserie, on dira que cette chaîne improbable est aussi composée d'une autre sorte de fils, ceux du souvenir de la Risiera di San Sabba, ancienne usine de décortilage du riz que les nazis transformèrent en camp d'internement et de transit vers Auschwitz, le seul en Italie à être équipé de fours crématoires. L'une des 3 500 victimes (8 000 autres furent déportées en Allemagne) fut la mère de Luisa, alias Laura, la chercheuse chargée par la ville de Trieste d'organiser le musée.



La trame – ces fils que la navette passe entre les fils tendus de la chaîne – est représentée par le contenu du *Dictionnaire universel définitif*, laissé inachevé par son auteur, et les souvenirs que Luisa a conservés de leurs conversations, avant que le collectionneur ne trouve la mort dans l'incendie qui a détruit une partie de ses trésors, et qui n'est peut-être pas sans lien avec la disparition de quatre de ses carnets où il a semble-t-il noté les révélations

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

compromettantes pour de grandes familles de la bourgeoisie de Trieste, que le décapage des murs de la Risiera lui aurait livrées. De ce travail d'écriture complexe résulte une œuvre foisonnante et déroutante, riche en beaux récits originaux, comme l'histoire de cet Indien chamacoco ramené du Paraguay à Vienne pour y être soigné, si différent de ces Européens qu'il ne pouvait comprendre et au fond si semblable. Ailleurs, sont livrées des réflexions du professeur aussi absurdes, en apparence, que ses entreprises. Ainsi cette foi qu'il affiche dans la « réversion » de l'Histoire en général et de chaque histoire individuelle en particulier, la mort se plaçant avant la vie, que nous vivons à l'envers, comme en témoigne le *Pentateuque*, livre attribué à Moïse où est contée la mort de son auteur : croyance qui n'est pas sans rapport avec cette illusion due à l'addiction de certains jeunes aux jeux électroniques, et qui pensent pouvoir tuer, puisque leur victime se relèvera indemne après sa mort, et qu'on repartira à zéro ; ni avec les croyances plus répandues en une vie éternelle : ce ne sont que manières humaines de fuir la perspective de la mort, comme tout être vivant est programmé pour le faire, en utilisant ce langage tellement plus complexe, riche, mouvant et souple que celui des autres animaux connus. Car *Classé sans suite*, bien plus proche de l'*Odyssée* que de *La princesse de Clèves*, appartient autant à la poésie épique qu'au roman.

Encore un effort, Témoin gaulois, et tu atteindras bientôt le degré de perfection de ces critiques qui tartinent des pages sur des œuvres qu'ils n'ont pas lues : car s'il t'est arrivé de parler d'un livre avant d'en avoir atteint le milieu, cette fois-ci tu as fait très fort, il te reste 470 pages à découvrir sur 570... Que de belles heures en perspective !

Lundi 5 mars 2018